

# Commentaire sur le texte de Danièle Hervieu-Léger

Jean-Paul Montminy  
*Département de sociologie*  
*Université Laval*

Notre collègue, Danièle Hervieu-Léger, présente un texte excellent à plus d'un titre. Ses observations, j'en suis persuadé, apporteront à nos échanges une vigueur souhaitée par tous. Il convient de souligner également la clarté et la rigueur de l'analyse fermement appuyée sur de nombreux travaux empiriques. Merci donc à notre collègue pour son importante contribution à cet atelier. J'alignerai ici quelques réflexions et remarques que m'inspire le texte de Danièle Hervieu-Léger.

Depuis quelque vingt ans, on parle et on écrit beaucoup en sciences sociales de la religion autour d'une résurgence ou d'un renouveau religieux. Trop souvent, à mon avis, on a voulu y voir comme un quasi-triomphe, une revanche, à la limite, d'un religieux trop rapidement disqualifié par la société contemporaine. Au Québec, pour ne prendre qu'un exemple concret, on ne cesse de nous parler d'un catholicisme qui n'en finit plus de mourir. Or, le renouveau religieux ne se situe pas, pour moi, et tout au moins en première ligne, dans une contradiction, voire une opposition entre, d'une part, une mentalité sociétale propre à une modernité largement marquée par la sécularisation et, d'autre part, une culture encore attardée dans un passé prémoderne. Les nouveaux mouvements religieux, sur lesquels l'équipe de l'Université Laval a beaucoup travaillé, sont en ce sens des indicateurs à ne pas négliger. Ils nous font voir, en effet, des hiatus inhérents au visage uniforme que prétend offrir la modernité elle-même. Au-delà et à l'intérieur de la

rationalité, composante essentielle de la modernité, il y a encore et toujours des lieux où le sujet cherche un sens et une signification à ses entreprises et à ses engagements même les plus quotidiens. Au-delà de l'individualisme le plus affirmé – autre caractéristique majeure de la modernité – existe toujours la nécessité pour le sujet de partager ses rêves dans des contextes soit de coopération, soit de concertation, soit même d'opposition ou de conflit, d'où la résurgence de réseaux nouveaux de solidarité. À cet égard, rappelons les travaux de Michael Löwy sur l'Amérique latine et ceux, plus récents, de notre collègue Andrée Fortin. Tout se passe comme si, au-delà du comment, le pourquoi avait toujours sa place.

Danièle Hervieu-Léger précise à juste titre que la sécularisation n'est plus perçue comme la première phase d'un processus de négation du religieux, mais plutôt, maintenant, comme un processus de recomposition de celui-ci.

Dans des perspectives d'un rationalisme dominant depuis plus d'un siècle, et davantage explicitées par rapport aux avatars des religions historiques, dites traditionnelles, il y avait à toutes fins utiles, et depuis la Seconde Guerre mondiale surtout, l'affirmation d'une incompatibilité entre religion et modernité. Les travaux empiriques nous obligent à nuancer cette proposition, car les sujets sociaux ne vivent pas nécessairement une telle incompatibilité.

Danièle Hervieu-Léger nous a dit que « le paradoxe religieux de la modernité dérive non de l'échec de cette modernité, mais des contradictions structurelles que le déploiement de celle-ci ne cesse de susciter ». Ici, je me permet quelques questions.

– La situation exposée par notre collègue ne viendrait-elle pas tout autant du fait que, dans ses débuts, les pontifes de la modernité n'ont pas voulu ou n'ont pas été en mesure de faire une lecture suffisamment complète du propos même de la modernité et de ses composantes les plus essentielles ? Ainsi, le religieux comme tel n'est pas en opposition ou en contradiction avec les visées les plus profondes du sujet et de ses besoins les plus vifs de son affirmation personnelle dans ses rapports à l'autre. De la même manière, la place faite à la raison n'est pas, à ce que je sache, une invention de la modernité. Dans l'un et l'autre cas, les textes fondateurs des grandes reli-

gions historiques, par exemple, nous fourniraient des exemples concrets.

– Ne serait-il pas important d'analyser en profondeur quelques-unes de ces contradictions structurelles de la modernité ? On verrait peut-être que la contradiction tient moins à la structure même de la modernité qu'à l'utilisation que ses tenants ont voulu en faire. Cette tentative d'explicitation aurait son utilité pour la question qui nous réunit maintenant, à savoir le religieux. Elle permettrait également d'apporter un éclairage sans doute très intéressant sur d'autres dimensions importantes du social et d'en dégager, peut-être, les composantes idéologiques.

Danièle Hervieu-Léger a tout à fait raison de rappeler l'importance, voire la nécessité, de proposer une définition de la religion, ce qui, dans une perspective durkheimienne, permettrait de classer des phénomènes observables. Le propos, souligne-t-elle, est ici sociologique. Il ne prétend donc pas à une définition de l'essence de la religion.

Notre collègue retrace alors deux positions synthèses, je dirais, dans lesquelles la plupart des définitions intermédiaires de la religion peuvent trouver place :

- une définition extensive ou fonctionnelle dans laquelle la question du sens à la vie est majeure ; dans laquelle on aurait aussi les formes dites modernes de sacralité (par exemple, le sport, le politique...). Si j'ai bien compris, on trouverait dans ce dernier cas le sacré non religieux d'Henri Desroche ;
- une définition restrictive ou substantive marquée surtout par la croyance en une puissance surnaturelle.

Danièle Hervieu-Léger veut briser cette bipolarité en élaborant une définition axée avant tout « sur la modalité particulière du croire qui caractérise la religion ». Dans son ouvrage très récent, *La religion pour mémoire* (1993), elle présente une discussion détaillée de ce dernier propos.

Pour atteindre son objectif, Danièle Hervieu-Léger emprunte à la démarche idéal-typique. Le point de départ est très empirique. Des nombreux travaux sur les nouveaux mouvements religieux, sur

les religions séculières et même sur les religions historiques se dégage le constat que, si ces dernières n'ont plus le monopole dans l'univers du croire moderne, on ne peut en conclure que cet univers « a perdu du même coup toute dimension religieuse ». La deuxième étape conduit au choix d'une dimension propre à toute forme de croire religieux : « la référence à l'autorité légitimatrice d'une tradition », d'où l'importance de la continuité vue comme l'expression visible d'une filiation revendiquée par le croyant individuel ou collectif. L'approche est vraiment de qualité heuristique.

Or, Danièle Hervieu-Léger ajoute qu'il peut, dans certaines circonstances, pour « sauver le lien fondamental avec la lignée croyante », par exemple, y avoir rupture de la continuité.

Si j'ai bien saisi le propos avancé, cela demanderait des explications. Ainsi, à quel niveau du « dispositif » d'appartenance à la lignée croyante – pour reprendre une partie de la définition proposée – peut se situer la rupture pour que celle-ci n'entraîne pas la disparition de la continuité ? Mon interrogation a été plus vive lorsque j'ai lu plus loin dans le texte les propositions pour élucider la possibilité pour les sociétés modernes de produire des systèmes du croire. Il est alors fait mention, dans la troisième proposition, de la référence à la continuité comme axe organisateur d'une lignée croyante.

Par ailleurs, je serais plus facilement en accord avec la remarque indiquant qu'il peut advenir que la tradition invoquée pour donner ses assises à la filiation puisse être purement inventée, utopique, en reprenant les mots de Jean Séguy dont les travaux sont évoqués. De même, je soulignerai la pertinence des quatre propositions pour qui veut mieux cerner la validité ou la non-validité de la problématique classique de la sécularisation.

Encore une fois, chère collègue, merci pour ce texte aux avancées dynamiques, suggestives, mais axé en définitive, comme vous l'écrivez si nettement, sur une utilité pratique. Votre réflexion permet aux chercheurs de la sociologie de la religion, sinon de s'engager sur des pistes nouvelles, du moins de suivre des voies à la méthodologie renouvelée.